



Dans « Les Gratitude », Catherine Hiegel perd la mémoire avec détermination

Adaptée d'un récit de Delphine de Vigan, la pièce, présentée au Centquatre, à Paris, jusqu'au 25 novembre, est portée par la comédienne, magnifique dans le rôle d'une vieille femme atteinte d'aphasie. On ne dira jamais assez le talent de Catherine Hiegel, immense actrice née en 1946 et qui, à l'âge où quelques-uns de ses camarades affrontent la très redoutée perte de mémoire, accepte de se couler dans un rôle où il n'est question que de ça.

Dans un dispositif scénique dépouillé adossé à des rideaux de plastique qui abritent des séquences de jeu superflues, son corps rivé au fauteuil, l'interprète qui a tout connu du théâtre – le contemporain, le classique, le boulevard ou la Comédie-Française – endosse le rôle de Michka, une femme âgée atteinte d'aphasie. La langue se dérobe. Michka intervertit les consonnes, se prend les pieds dans les voyelles, confond « merci » et « merdi ».

L'interprète incarne si bien les symptômes de l'atteinte cérébrale que, au début de la représentation, on prend pour argent comptant l'approximation de sa profération. Elle doit être fatiguée ce soir, pense-t-on, un peu surpris devant ses bredouillements, avant de se ressaisir : c'est évidemment parce qu'elle joue à la perfection cette partition de plus en plus trouée d'un vocabulaire dont s'échappent les mots que Catherine Hiegel fait passer pour réel ce qui n'est qu'une fiction.

Pensée amputée

Le texte de Delphine de Vigan est, de ce point de vue, impeccable. En désossant progressivement la parole jusqu'à la vider de sa substance, la romancière écrit le drame d'une subjectivité condamnée à la mort sociale. L'héroïne, logée en Ehpad, envisage d'ailleurs le suicide comme porte de sortie à sa réclusion mentale.

Cette tragédie d'une pensée amputée de ses outils de communication est le fil douloureux d'un spectacle qui n'évite pas les scories. Celles-ci sont dues à la tentative maladroite du metteur en scène, Fabien Gorgeart, de faire exister, pour elles-mêmes, dans l'histoire, deux figures adjacentes. Si la première, un orthophoniste (joué par le musicien Pascal Sangla), a toutes les raisons d'être là – fonction professionnelle oblige –, il n'en reste pas moins que ses problèmes biographiques n'apportent pas grand-chose à la fable. Quant au rôle de Marie (finement incarnée par la comédienne Laure Blatter), jeune amie de Michka qui lui rend régulièrement visite, il se densifie dans l'échange, même muet, noué entre les deux femmes, mais se dilue dès lors qu'il sort du champ de cette relation.

Marie est enceinte. Marie accouche. Marie est « fille mère ». Qui sait si elle ne nouera pas une liaison amoureuse avec l'orthophoniste. Ce dernier refuse d'expliquer pourquoi il ne voit plus son père. Michka, pour sa part, voudrait, avant de mourir, remercier un couple de l'avoir recueillie lorsqu'elle était enfant. Dans ces voies parallèles et peu convaincantes qu'élabore la fiction s'imisce un cortège de clichés et de bons sentiments qui parasitent la tenue d'une représentation où Catherine Hiegel ne s'abandonne jamais à la victimisation. Ce sont la netteté, la détermination, la dureté de l'actrice, plus que les états d'âme psychologiques des personnages, qui emportent le morceau. Même grignotée par le cauchemar d'une parole en lambeaux, elle reste ce qu'elle est : un menhir.

Les Gratitude, d'après le récit de Delphine de Vigan, mise en scène de Fabien Gorgeart. Avec Laure Blatter, Catherine Hiegel, Pascal Sangla. Centquatre, 5, rue Curial, Paris 19^e. Jusqu'au 25 novembre (Festival d'automne). 104.fr

